



100% RÉUSSITE

CAPES

LICENCE

Histoire ancienne

La Grèce classique

Rome :
République et Empire

**Cours
Fiches
Méthodes
Sujets corrigés**

Yannick Clavé
Françoise Martinetti



Thème 1

**La Grèce classique
(499–323 av. J.–C.)**

Introduction

I. Le « Grand siècle » des Grecs : le **v^e siècle av. J.-C.**

L'époque considérée par les historiens comme « classique » s'ouvre au début du **v^e siècle av. J.-C.** avec les **guerres médiques (499-479 av. J.-C.)**, bien connues grâce à **Hérodote**, considéré comme le « père de l'Histoire » selon l'auteur latin Cicéron. Face à la menace expansionniste de l'Empire perse (achéménide), les cités grecques conduites principalement par Athènes et secondairement par Sparte font bloc. Elles parviennent à repousser l'envahisseur notamment grâce aux batailles de Marathon (490 av. J.-C.), de Salamine (480 av. J.-C.) et de Platées (479 av. J.-C.). Même si tous les Grecs n'ont pas été unis, loin de là, et si l'affrontement avec les Perses se poursuit jusqu'au milieu du **v^e siècle av. J.-C.**, cette période est fondamentale dans le renforcement de **l'identité culturelle** grecque et dans la construction de l'image stéréotypée du « Barbare ». Elle bouleverse aussi les équilibres géopolitiques internes au monde grec : championne de la défense des Grecs face aux Perses, Athènes devient une cité prospère et dominante, s'appuyant sur sa puissante flotte et profitant du retrait volontaire de Sparte qui préfère se replier sur ses affaires intérieures.

S'ouvre alors une période d'un demi-siècle, **de 478 à 431 av. J.-C.**, appelée « *pentèkontaétie* » par **Thucydide**, l'autre grand historien après Hérodote, témoin privilégié de cette période. C'est l'âge d'**or d'Athènes** : puissante puis franchement impérialiste, elle devient une thalassocratie, exerçant un pouvoir sans partage sur la mer qui lui permet de construire un véritable empire territorial dans le monde égéen. Elle utilise pour cela la **ligue de Délos** qu'elle fonde en 478 av. J.-C. Conçue officiellement comme une alliance équitable entre Athènes et d'autres cités, celles-ci se retrouvent progressivement écrasées par le poids de l'impérialisme athénien, ce qui suscite de nombreuses tensions. La puissance extérieure d'Athènes va de pair avec sa prospérité intérieure : c'est aussi l'époque de **l'apogée de la démocratie athénienne**, incarnée par de grandes figures comme Périclès (quinze fois stratège jusqu'à sa mort en 429 av. J.-C.) mais aussi par un essor intellectuel (théâtre, philosophie) et artistique (monuments de l'Acropole) sans précédent qui aurait fait dire à Périclès qu'Athènes est devenue « l'école de la Grèce ». Mais l'impérialisme athénien éveille les inquiétudes d'autres cités qui, même si elles ont laissé beaucoup moins de sources qu'Athènes, n'en ont pas moins une histoire riche. D'abord méfiantes, Sparte, Thèbes ou Corinthe deviennent des rivales.

C'est l'origine d'une nouvelle période essentielle, celle de la **guerre du Péloponnèse (431-404 av. J.-C.)**, connue grâce à l'œuvre majeure et particulièrement bien informée qu'y consacre Thucydide. Long et difficile, ce conflit est en quelque sorte « mondial » car il s'étend à l'ensemble du monde grec, y compris jusque sur ses franges occidentales (Sicile). Véritable « Grande guerre » avant l'heure, il est entrecoupé de trêves qui ne sont en réalité que des paix armées. Le désastre de l'expédition de Sicile (415-413 av. J.-C.) provoque une crise à Athènes mais aussi son lent déclin. **Athènes** est contrainte de reconnaître sa **défaite en 404 av. J.-C.** Son empire s'écroule, sa puissance disparaît, la ligue de Délos est dissoute. Ses ennemies, Sparte en tête, l'obligent à abattre ses puissantes fortifications, les fameux « Longs Murs » qui reliaient la ville à son port (le Pirée), et à livrer toute sa flotte, qui était le fondement de sa puissance.

II. Les luttes incessantes des cités grecques (404-359 av. J.-C.)

Jusqu'au milieu du **iv^e siècle av. J.-C.**, les Grecs s'affrontent en **luttes incessantes** mais sans qu'aucune cité ne l'emporte définitivement. Les trois principales cités – **Sparte, Thèbes et Athènes** – luttent pour imposer leur hégémonie, mais sans jamais y parvenir ou alors de manière très temporaire. Sparte est dans un premier temps la puissance dominante, avant de faire face à la constitution d'une seconde confédération athénienne en 377 av. J.-C. puis d'être vaincue en 371 av. J.-C. par Thèbes. Mais la domination thébaine est de courte durée face aux manœuvres de Sparte et d'Athènes.

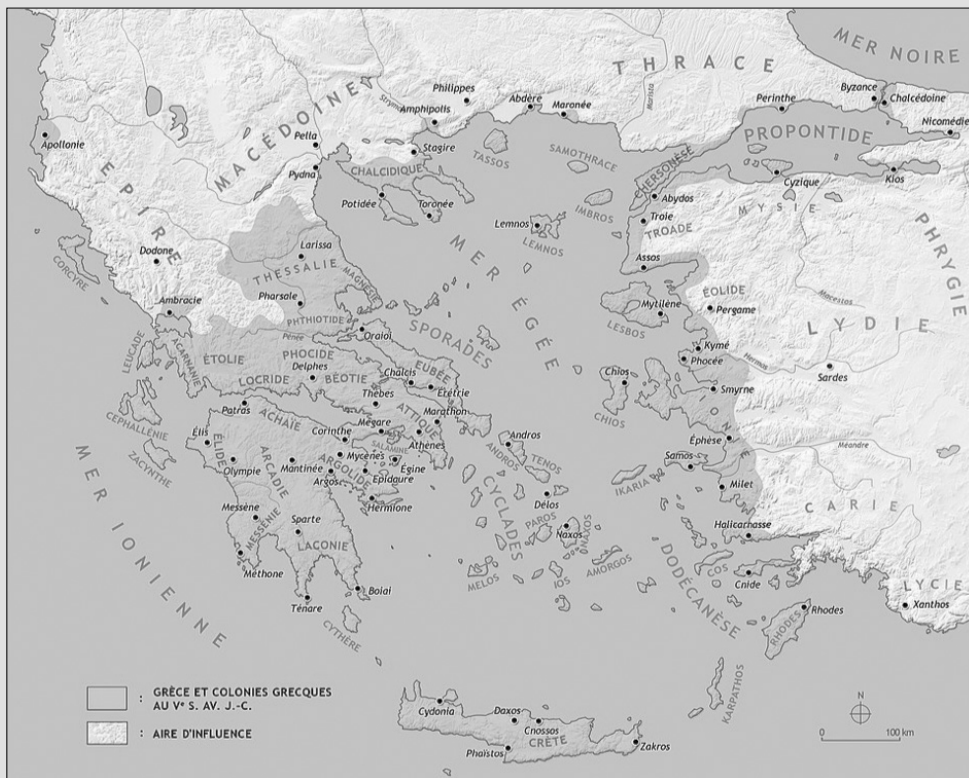
Cette période complexe est aussi marquée par le retour des **Perses** dans les affaires grecques, régulièrement appelés à la rescousse par telle ou telle cité. La situation du monde grec au milieu du **iv^e siècle av. J.-C.** demeure ainsi confuse. Aucune des trois grandes rivales n'est parvenue à s'imposer, tandis que ces tensions et conflits à répétition les affaiblissent.

III. Le temps de la domination macédonienne (359-323 av. J.-C.)

Pendant ce temps, un petit État situé au nord de la Grèce, le **royaume de Macédoine**, est très intéressé par tout ce qui se passe. Les Grecs, qui avaient bénéficié de son appui contre les Perses lors des guerres médiques, ne s'en soucient guère, le considérant comme « barbare » et peu digne d'intérêt. Ils n'ont ainsi pas vu, ou pas voulu voir, la montée en puissance de ce royaume, notamment sous l'impulsion de **Philippe II**, devenu roi en **359 av. J.-C.** Il fait de son royaume un État prospère mais aussi expansionniste. Profitant des divisions des cités grecques, il s'impose comme un arbitre dans le jeu régional. Après des années de lutte, les cités grecques sont écrasées à la bataille de **Chéronée** en **338 av. J.-C.** : elles n'ont pas d'autre choix que se soumettre, d'autant que Philippe, habile stratège politique, se présente comme un « protecteur » des Grecs.

À sa mort en 336 av. J.-C., son fils **Alexandre** lui succède. Il devient bientôt « le Grand », parvenant jusqu'à sa mort en **323 av. J.-C.** à construire un immense empire territorial et politique – notamment contre les Perses – dans lequel sont intégrées les cités grecques. La fin de l'époque classique survient donc avec l'établissement d'une domination extérieure sur les cités grecques, celle du royaume de Macédoine, d'abord avec le règne de Philippe II (359-336 av. J.-C.) puis avec celui de son fils, Alexandre le Grand (336-323 av. J.-C.). Certains historiens incluent donc Alexandre dans l'époque classique, mais d'autres estiment que son règne marque le début de la suivante, la période dite « hellénistique ». Le choix a été fait dans cet ouvrage de l'inclure, donc d'aller jusqu'en 323 av. J.-C.

IV. Un monde étendu



Carte. Le cœur du monde grec au V^e siècle av. J.-C.

Source : © Wikimedia Commons / O H 237.

Le « monde grec » de l'Antiquité ne correspond pas à un État unique (la Grèce), mais à un **ensemble de cités indépendantes les unes des autres**, dont la plupart sont des cités-États, dispersées sur un très vaste espace autour de la Méditerranée et de la mer Noire, en passant par la mer Ionienne et la mer Égée. Omniprésente, **la mer (thalassa)** est au cœur de l'identité des Grecs : c'est pour eux un chemin, un passage (*pontos*) ; « Pont-Euxin » est d'ailleurs le nom grec de la mer Noire.

Le cœur de ce monde se situe en **Méditerranée orientale**. On trouve, d'ouest en est :

- la **Grèce continentale** ou **Grèce d'Europe**, qui recoupe une partie de la Grèce actuelle. Située au sud des Balkans, elle s'étire de la Macédoine au Péloponnèse. C'est le cœur du monde grec. Région montagneuse à 80 % (le point culminant est l'Olympe à 2917 mètres, suivi du mont Parnasse à 2458 mètres), les cités

se concentrent sur les littoraux. Très découpés, ceux-ci offrent d'innombrables sites naturels (baies, rades, péninsules) favorables à l'éclosion des cités. Il n'existe qu'une grande plaine, la Thessalie. Les autres plaines sont plus modestes et compartimentées par les montagnes (Laconie, Béotie, Attique où se localise Athènes);

- la **Grèce insulaire** dans la **mer Égée**, jusqu'à la grande île de Crète à son extrémité sud. Plusieurs îles sont regroupées en archipels : les Cyclades au centre de la mer Égée (Délès, Naxos, Paros, Amorgos), les Sporades au nord et à l'est (Chios, Samos, Skiathos), le Dodécanèse au sud-est au contact de l'Asie mineure (Rhodes, Cos, Patmos). S'y ajoutent quelques grandes îles isolées : la Crète, l'Eubée (près de l'Attique) et Lesbos (en face de l'Asie mineure). Malgré les vents violents de l'été, la navigation est aisée d'une île à l'autre, sans jamais perdre de vue la terre ferme;
- la **Grèce d'Asie**, sur les côtes de l'Asie mineure (Turquie actuelle), dont le cœur est l'**Ionie**. On y trouve les cités les plus nombreuses et les plus prospères, comme Éphèse, Milet ou Smyrne. L'Ionie est encadrée au nord par l'Éolide et au sud par la Doride. La Grèce d'Asie se prolonge plus au nord jusqu'à la mer Noire (appelée « Pont-Euxin » dans l'Antiquité) où se sont implantées plusieurs cités notamment Byzance qui contrôle le détroit du Bosphore (passage entre la mer Noire et la mer Égée via la « Propontide », actuelle mer de Marmara);
- mais le monde grec s'étend aussi vers l'ouest, en **Méditerranée occidentale** : c'est le résultat du vaste processus de colonisation pendant les siècles de l'époque « archaïque », entre le VIII^e et le VI^e siècle av. J.-C. Des dizaines de colonies ont en effet été fondées par des cités grecques, notamment dans le sud de la péninsule italienne et en Sicile (région appelée la « **Grande Grèce** »), sur les côtes d'Afrique du Nord, sur celles de la Gaule (Marseille est sans doute l'exemple le plus connu) et de la péninsule ibérique jusqu'au détroit de Gibraltar (appelé les « Colonnes d'Hercule » dans l'Antiquité).

C'est donc un ensemble marqué par le **climat méditerranéen**. L'exiguïté des plaines littorales associée aux contraintes climatiques (étés chauds et secs) rendent difficile l'agriculture. Les Grecs cultivent essentiellement le blé, la vigne et l'olivier : c'est la « trilogie méditerranéenne », que les Romains perpétueront. Les ressources naturelles du sous-sol sont peu nombreuses, à quelques exceptions près comme les mines du Laurion exploitées par Athènes ou le marbre de l'île de Paros.

Par ailleurs, et contrairement à une idée reçue, le monde grec est **un monde en mouvement**, marqué par des **mobilités** nombreuses et variées. Des **colonies** sont ainsi encore créées aux V^e et IV^e siècles av. J.-C., comme au temps de l'époque archaïque, mais dans un objectif essentiellement stratégique. Athènes

fonde ainsi des « clérouques », sortes de colonies militaires où s'installent des soldats-colons appelés « clérouques » (*klérouchoi*), du nom du lot de terre qu'ils reçoivent (le *klèros*). Les souverains au sens large (princes, rois, tyrans, généraux) créent aussi des colonies, surtout au IV^e siècle av. J.-C. : il s'agit à la fois de sédentariser les masses de mercenaires démobilisés après les guerres mais aussi de mieux affirmer un contrôle sur des territoires. Les exemples les mieux connus concernent la Sicile (par exemple le « tyran » Denys l'Ancien qui fonde Tyndaride en 396 av. J.-C.) ou Sparte, mais surtout Philippe II de Macédoine (fondation de Philippes en 356 av. J.-C.), puis Alexandre le Grand qui donne à ce phénomène une dimension impériale. Les guerres produisent aussi sans nul doute des flux réguliers de **réfugiés** et d'**exilés**, même si les sources ne sont pas toujours très abondantes, à quelques exceptions près (notamment Xénophon pour le IV^e siècle av. J.-C.). S'y ajoutent les mobilités humaines classiques, liées à la **religion** et au **commerce** qui nécessitent des déplacements à l'échelle du monde grec, par exemple pour rejoindre les sanctuaires panhelléniques.

V. Une civilisation grecque

Malgré les rivalités permanentes entre les cités, les Grecs sentent qu'ils sont unis par une civilisation commune. Tous les Grecs parlent la même langue, ont les mêmes croyances religieuses, honorent les mêmes dieux, ont un mode de vie (*ethos*) semblable. Ils se nomment eux-mêmes les « **Hellènes** », se considérant comme les descendants d'un ancêtre mythique, *Hellèn*. Ils pensent aussi descendre de trois grands groupes ethno-linguistiques, ce qui est largement légendaire mais montre l'attachement à des identités : les **Doriens** (Sparte ou Corinthe), les **Ioniens** (Athènes, Éphèse ou Délos), les **Éoliens** (en Thessalie ou au nord de l'Asie mineure). S'il existe bien une langue grecque, ces trois groupes correspondent aussi à des dialectes (toutefois intercompréhensibles). Certaines régions se réclament par ailleurs d'un peuple mythique, les **Achéens**, vainqueurs de la guerre de Troie, notamment dans le nord du Péloponnèse, région appelée Achaïe. Les Grecs partagent aussi une organisation sociale et politique commune : la **cité** (*polis*). Athènes possède un système politique original : la **démocratie**, qu'elle invente au moment des réformes de **Clisthène en 508-507 av. J.-C.**, moment qui, avec les guerres médiques, marque lui aussi le début de l'époque classique. Les Grecs se rassemblent également

périodiquement, notamment à l'occasion des **grands concours** et des **fêtes panhelléniques** : si les Jeux olympiques sont aujourd'hui les plus célèbres, il en existait des dizaines d'autres.

Conscients de tout ce qui les unit culturellement, les Grecs développent par ailleurs une **vision binaire et ethnocentrée de l'altérité** : ils donnent le nom de « Barbares » aux habitants de tout le reste du monde. Le « Barbare », figure repoussoir par excellence à l'époque classique, se situe l'opposé de la civilisation.

Cette culture grecque et ce sentiment d'y appartenir, c'est l'**hellénicité** (*to hellenikon*), dont Hérodote a donné une définition demeurée célèbre. Après leur défaite à Salamine en 480 av. J.-C., les Perses tentent de négocier avec Athènes pour les rallier à leur cause. Inquiets, les Spartiates envoient une ambassade à Athènes. Les Athéniens leur confirment qu'ils restent du côté grec. Ils auraient dit, selon Hérodote (*Histoires*, VIII, 144) : « *il y a le monde grec, uni par la langue et par le sang, les sanctuaires et les sacrifices qui nous sont communs, nos mœurs qui sont les mêmes* ». Le mot **hellénisation** utilisé par les historiens désigne le processus de diffusion de cette culture, permis notamment par la colonisation qui a généré des diasporas à l'échelle du bassin méditerranéen.

Chapitre 1

Les fondements de l'identité grecque

L'essentiel à retenir

- Au premier millénaire av. J.-C., le monde grec est composé de nombreuses cités indépendantes qui, souvent, s'opposent et se font la guerre. Au VIII^e siècle av. J.-C., les Grecs prennent la mer, s'installent autour de la Méditerranée et s'organisent en cités : c'est ce que l'on appelle la colonisation, un processus de longue durée, jusqu'au VI^e siècle av. J.-C. voire au-delà, à l'origine de diasporas et de la diffusion de l'hellénicité. L'époque classique est l'héritière de cette période décisive.
- La cité ou *polis* est un territoire composé d'une ville souvent fortifiée et de la campagne qui l'entoure. Elle est peuplée de citoyens mais aussi d'étrangers et d'esclaves.
- Nous connaissons la Grèce de l'époque dite « archaïque » grâce à Homère qui a composé deux poèmes majeurs, l'*Illiade* et l'*Odyssée*. L'*Illiade* raconte l'histoire de la guerre de Troie tandis que l'*Odyssée* évoque le retour d'Ulysse à Ithaque et les nombreux dangers qui le guettent lors de son parcours. Ces poèmes étaient étudiés par tous les enfants grecs qui y apprenaient à lire. Ils font partie intégrante de l'identité grecque et demeurent des références incontournables à l'époque classique.

Dates clefs

- **Fin du IX^e siècle av. J.-C.** :
apparition des premières cités
- **VIII^e siècle av. J.-C.** :
 - Naissance d'Homère
 - Apparition de l'alphabet grec
 - La plus ancienne inscription grecque, découverte à Ischia (Italie du Sud), est une allusion à l'*Odyssée*
- **VIII^e au VI^e siècle av. J.-C.** :
processus de colonisation et diasporas grecques
- **VI^e siècle av. J.-C.** : les cités fixent par écrit l'*Illiade* et l'*Odyssée* afin d'avoir un texte de référence lors des concours de récits poétiques
- **600 av. J.-C.** : fondation de Massalia par les Grecs
- **300 av. J.-C.** : fondation de Nice (*Nikaïa*) par les Massaliotes

Principaux auteurs antiques

- Homère (VIII^e siècle av. J.-C.)
- Platon (v. 428-v. 348 av. J.-C.)
- Strabon (v. 63 av. J.-C.-v. 25 apr. J.-C.)

Mise au point historiographique

■ Lecture et transmission des textes : « la question homérique »

Comme pour les textes religieux, les premières œuvres littéraires ont d'abord circulé oralement. C'est le cas des épopées *Illiade* et *Odyssée*, attribuées à Homère, bien que leur composition soit séparée d'au moins cinquante ans selon les philologues. Dès l'Antiquité, cette attribution est discutée. On suppose aujourd'hui que ces poèmes sont l'aboutissement d'une tradition orale collective. Ils s'inscrivent dans la pratique des aèdes, poètes itinérants adaptant leur récit selon les circonstances. L'écriture a permis de fixer progressivement un texte de référence, sans pour autant supprimer les variantes. Il a fallu plusieurs siècles pour aboutir à une version stabilisée, dont la richesse explique aussi le succès.

Au XII^e siècle, grâce aux travaux du Byzantin Eustathe de Thessalonique, nous savons comment les Anciens ont compris Homère. À la fin du XVIII^e siècle, le philosophe Wolf nie l'existence d'un unique auteur pour les deux épopées. Au XIX^e siècle, la découverte de Troie et des ruines de Mycènes persuade l'archéologue Schliemann que le monde d'Homère est celui des rois mycéniens. En 1954, Moses Finley estime que la société homérique correspond aux âges « obscurs » (XII^e-IX^e siècle av. J.-C.), mais sa thèse est cependant mise en cause car des traits de la société du VIII^e siècle av. J.-C. se retrouvent dans les poèmes.

Malgré les limites d'une alphabétisation qui, au fond, ne devait concerner qu'un nombre restreint de personnes, le succès de ces deux œuvres est immédiat. Les thèmes traités dans les deux poèmes sont devenus, très vite, une source inépuisable de sujets iconographiques, encore largement à l'époque classique. De nombreux vases décorés reprennent des scènes comme celle d'Ulysse échappant aux sirènes ou de Polyphème éborgné par le même Ulysse et ses compagnons. Les errances d'Ulysse correspondent parfaitement au mouvement de colonisation et à l'esprit aventurier outre-mer qui caractérisent le VIII^e siècle av. J.-C. On ne croit plus guère aujourd'hui qu'Homère en personne ait pu visiter ces différents sites. En revanche, la mainmise territoriale des Grecs sur l'Italie méridionale a su très vite tirer parti de ce poème comme justificatif de leur présence. Le succès de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* a contribué à l'attrait de ces textes pour les dirigeants des cités, et à leur tour ceux-ci ont certainement renforcé sa diffusion et donc son impact.

Introduction

**« Les Grecs deviennent
marins, poussés par la pauvreté
de leur pays. La Méditerranée entière
est leur domaine. »**

Gustave GLOTZ, *Histoire grecque*, Paris, PUF, 1936.

Au I^{er} millénaire av. J.-C., le monde grec ne forme pas un ensemble homogène. Il est composé d'une multitude de cités indépendantes ayant chacune son territoire et son gouvernement, qui souvent s'opposent et se font la guerre. Au VIII^e siècle av. J.-C., partant de Grèce ou d'Asie mineure (la côte Est de la Turquie actuelle), les Grecs prennent la mer pour trouver de nouveaux

sites d'installation, dotés de terres fertiles ou situés sur des routes commerciales stratégiques. Ce phénomène est appelé **la colonisation grecque** et s'étale sur deux siècles. Il aboutit à la formation de **diasporas** tout autour du bassin méditerranéen, qui contribuent à diffuser une identité grecque (phénomène d'**hellénisation**). C'est le début d'un renouveau, marquant la fin de l'époque dite « archaïque » ou « pré-classique », qui s'étire jusqu'au VI^e siècle av. J.-C. Elle constitue un gigantesque laboratoire d'**expériences fondatrices** pour les Grecs, de l'apparition des cités à la constitution d'une pensée rationnelle : c'est en effet durant cette époque que se forme une **identité grecque**, élément fondamental de l'époque classique aux IV^e et V^e siècles av. J.-C.

Partout où les Grecs s'installent, ils s'organisent, en effet, en cités, conçues comme de petits États indépendants les uns des autres, et avec un fonds culturel commun. **La cité ou polis** est un territoire composé d'une ville, souvent fortifiée, et de la campagne qui l'entoure. Elle est peuplée de citoyens qui forment le **dèmos** mais aussi d'étrangers, venus d'autres cités, et d'esclaves. À l'origine, de nombreuses cités sont dirigées par un roi assisté par un Conseil des Anciens : ce sont des monarchies. D'autres sont gouvernées par quelques riches familles : ce sont des cités aristocratiques. Les systèmes démocratiques n'existent pas encore : c'est à Athènes, à la fin du VI^e siècle av. J.-C., que naît la démocratie (→ *chapitre 3*).

Cette période est nettement moins bien connue que les siècles qui suivent à cause de la rareté des sources. Outre les recherches archéologiques, une des sources littéraires majeures est **Homère**. D'après la tradition, Homère est un poète aveugle, né en Grèce d'Asie au VIII^e siècle av. J.-C. On lui attribue deux longs poèmes magnifiques, *l'Illiade* et *l'Odyssée*, devenus le fondement de l'identité grecque pour les siècles suivants. Le premier, *l'Illiade* raconte la guerre menée par les rois grecs contre la ville de Troie. Le second, *l'Odyssée*, évoque les aventures extraordinaires d'Ulysse qui s'empare de Troie par la ruse mais qui doit surmonter une foule de dangers dans toute la Méditerranée, avant de revenir dans son royaume d'Ithaque. Ces poèmes, composés par Homère à partir de traditions et de légendes anciennes, étaient étudiés par les enfants grecs qui y apprenaient à lire et pouvaient réciter des centaines de vers. Dès le V^e siècle av. J.-C., Homère est reconnu comme le père de la poésie grecque.

Problématique du chapitre

Comment les fondements du monde grec se mettent-ils en place entre le VIII^e et le VI^e siècle av. J.-C., contribuant à forger une identité grecque qui s'épanouit à l'époque classique ?

I. La Grèce homérique

Problématique

- Pourquoi Homère peut-il être considéré comme le père fondateur d'une identité grecque ?

A. Qui est Homère ?

On ne sait presque rien de la vie d'Homère. Il se pourrait même que ce nom ne désigne pas un auteur précis, mais plutôt une création collective et d'époques différentes, née de la tradition orale par laquelle les aèdes transmettaient les récits appartenant au cycle épique, rassemblés ensuite sous les titres de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*. De même, les chercheurs doutent toujours de l'historicité de la guerre de Troie. Mais, quoi qu'il en soit, l'**épopée homérique** a fourni aux Grecs non seulement leur cosmogonie sacrée, mais aussi leur littérature et leurs référents culturels. Bien plus, elle peut même être considérée comme l'une des principales sources de la culture occidentale.

Q ZOOM • Acteurs

Homère a-t-il existé ?

Pour les Grecs, l'existence d'Homère ne faisait aucun doute. La douzaine de *Vies d'Homère* publiées en grec aux époques romaine et byzantine, et qui suscitent un intérêt nouveau chez les historiens, livrent des éléments contradictoires et souvent fantaisistes sur sa biographie. Ainsi Homère aurait été aveuglé par Hélène furieuse de voir son aventure racontée en détail ou par l'éclat des armes d'Achille. Aujourd'hui encore,

philologues et historiens débattent de l'identité d'Homère qui signifie à la fois « l'assembleur », « l'otage » et « l'aveugle ». L'auteur de *l'Iliade* est-il le même que celui de *l'Odyssée* ? Il est généralement admis qu'Homère est l'auteur au VIII^e siècle av. J.-C. de ces deux épopées à partir de récits antérieurs de la tradition orale, d'origines et de dates diverses.

B. Les poèmes homériques : *l'Iliade* et *l'Odyssée*

L'Iliade est composée de 24 chants, soit autant que de lettres dans l'alphabet grec, pour un total d'environ 16 000 vers. La composition de *l'Iliade* est d'une grande complexité, mais très cohérente. Elle mélange habilement le passé et le présent, usant de retours en arrière et d'anticipations. Les nombreuses répétitions sont sans doute des marques de l'oralité du texte. Le récit ne retrace pas la totalité du siège de Troie : il n'en couvre que quinze jours, lors de la dixième année de guerre (c'est dans *l'Odyssée* seulement qu'on apprend par Ulysse comment la ville est tombée). Durant ces quinze jours, on compte 150 morts côté troyen et 44 côté grec. Le sujet du poème est la colère d'Achille qui estime avoir été trompé par ses compagnons dans le partage du butin. Il se retire sous sa tente et refuse de participer aux combats. Il ne reprendra les armes que pour venger la mort de son plus cher ami, Patrocle, en tuant Hector, le fils de Priam, roi de Troie.

L'Odyssée, qui compte environ 12 000 vers répartis eux aussi en 24 chants, raconte les aventures d'Ulysse pendant les dix ans qu'il met à rentrer dans son île d'Ithaque. Mais, en fait, il y a deux intrigues principales, deux théâtres d'opérations et deux héros. D'une part, Ulysse sur la mer et ses escales, d'autre part, son fils Télémaque à Ithaque, puis en voyage à la recherche de son père. D'un côté, un roman d'aventures, de l'autre, l'attente et la menace du coup de force des prétendants au trône et à la main de Pénélope pour s'emparer des richesses et de la femme d'Ulysse. L'extraordinaire postérité du poème tient notamment au fait que ce récit du voyage d'un soldat rentrant de guerre peut aussi être lu comme une métaphore de l'aventure humaine. Doublement enracinés dans leurs temps (celui de la guerre de Troie et celui d'Homère), les héros, différents voire opposés (Achille et Ulysse), constituent un précieux témoignage sur le monde grec. Mais **leur universalité** en a fait, au fil des siècles, les récepteurs des croyances et des valeurs des sociétés qui les ont fait renaître.

Q ZOOM • Document

Le cheval de Troie

« Les Grecs faisant semblant de se retirer, montèrent sur leurs vaisseaux et s'éloignèrent du rivage de Troie. Mais déjà Ulysse et les chefs grecs étaient dans la ville, cachés dans le cheval que les Troyens avaient traîné dans la citadelle, au milieu de la place. Assemblés tout autour, les Troyens hésitaient. Certains voulaient l'éventrer ; d'autres conseillaient de le précipiter du haut d'un rocher ; d'autres enfin soutenaient qu'il fallait le laisser là comme une offrande aux dieux. Ce dernier avis l'emporta. La nuit venue, les Grecs sortirent du ventre du cheval comme d'une caverne et saccagèrent la ville ».

Source : Homère, *Odyssée*, chant VIII.

C. Homère et son enseignement : le sens et la portée des poèmes homériques

Il est certain que la connaissance de ces deux poèmes fait partie du **langage minimum de tout jeune homme** si bien que Platon (*La République*) peut faire dire à l'un de ses interlocuteurs qu'Homère est « *l'éducateur de la Grèce et que pour l'administration et l'éducation des hommes il mérite qu'on le prenne et qu'on l'étudie* ».

Ces poèmes fournissent des informations sur des époques différentes : les vers les plus anciens peignent la civilisation de l'époque de la guerre de Troie, les vers les plus récents décrivent la vie du VIII^e siècle av. J.-C. pendant lequel furent composés les derniers poèmes. Mais ils apportent plus largement des informations précises sur le mode de pensée et de vie des Grecs.

II. L'expansion grecque en Méditerranée : migrations, colonisation et diasporas

Problématique

- Pourquoi l'expansion des Grecs autour de la Méditerranée prend-elle la forme de migrations qui aboutissent à un processus de colonisation et à la constitution de diasporas ?

A. Le cadre géographique : le monde grec

Les Grecs appartiennent au groupe des populations appelées **indo-européennes**. Ils viennent du sud de la Russie actuelle et s'installent, par vagues successives, en Grèce et sur les côtes de l'Asie mineure. À partir de 1500 av. J.-C., les Achéens, peuple en partie mythique, fondent de petits royaumes dont les centres sont des palais fortifiés, comme à Mycènes. Puis, à partir de 1200 av. J.-C., les Doriens s'installent à leur tour. Ils utilisent des armes en fer et des chars de combat.

C'est à l'époque dite « archaïque », entre les VIII^e et VI^e siècles av. J.-C., que se mettent en place les limites géographiques, l'univers mental et les structures politiques de ce que les Grecs appellent l'**oïkoumène** (la terre habitée). La Grèce d'aujourd'hui, réduite à la partie méridionale balkanique, ne recouvre pas le **monde grec antique** dont l'étendue a varié au cours du temps. Centré d'abord sur les extrémités méridionales de la Grèce actuelle, les Cyclades et la Crète, celui-ci s'est étendu, à la fin du II^e millénaire avant notre ère, à la partie centrale de la rive orientale de l'Égée, mer qui est devenue presque un lac grec. Ce qui fait l'unité géographique du monde grec, c'est la mer elle-même autour de laquelle les Grecs se tiennent, selon la formule de Platon, « *comme des grenouilles autour d'une mare* », c'est-à-dire la **Méditerranée**. Les côtes étant très découpées, peu de cités s'en trouvent éloignées, mais de nombreux Grecs vivent aussi en montagne (Arcadie, Étolie) ou dans des plaines peu ouvertes sur la mer (Thessalie, Béotie).

La Méditerranée, « notre mer » selon Strabon

Au début du 1^{er} siècle de notre ère, le géographe grec Strabon expose pourquoi la Méditerranée, « notre mer », mérite d'être placée au premier rang.

« Nous disons que notre monde habité, entouré d'eau de tous côtés, accueille en son sein de nombreux golfes provenant de la mer Extérieure sur tout le tour de l'Océan ; les plus grands sont au nombre de quatre, l'un, au Nord s'appelle la mer Caspienne [...]. Deux autres, le golfe Persique et le golfe Arabique [mer Rouge], remontent la mer du Sud [...]. Le quatrième, qui l'emporte de beaucoup sur les précédents par ses dimensions, est constitué par ce que nous appelons la mer Intérieure ou "notre mer" [Méditerranée]. Elle débute à l'Occident par le détroit des Colonnes d'Hercule [détroit de Gibraltar], s'allonge jusqu'au bassin oriental avec des largeurs variables, puis, se déchirant, finit en deux golfes de pleine mer, l'un à gauche que nous appelons Pont-Euxin [mer Noire] l'autre formé par la réunion des mers d'Égypte, de Pamphylie et d'Issos. La terre qui les enserme se divise en trois parties [...]. C'est l'Europe qui, de toutes, a les formes les plus variées ; pour la Libye [Afrique], c'est l'opposé ; l'Asie tient à peu près le juste milieu. [...] Sous tous ces rapports, notre mer possède une grande supériorité, et c'est donc par elle qu'il faut commencer notre tour du monde ».

Source : Strabon, *Géographie*, t. II, traduction G. Aujac, Les Belles Lettres, 1959.

B. La « renaissance » du VIII^e siècle av. J.-C.

Selon la chronologie admise par la majorité des historiens, le VIII^e siècle av. J.-C. marque la fin des « âges obscurs » qui avait débuté quatre siècles plus tôt et sur lesquels nous sommes très mal renseignés. C'est le début d'un renouveau profond qui change la physionomie du monde grec, d'abord à travers une innovation capitale : **l'alphabet**, adapté de l'alphabet phénicien vers le milieu du VIII^e siècle av. J.-C., inventé peut être en Syrie (à Al Mina) et qui figure sur des supports très variés (pierre, papyrus, bois, métal). Les **premières inscriptions** datent de la fin de ce siècle et du début du suivant, réparties sur l'ensemble du bassin méditerranéen, preuve que l'usage

de l'alphabet s'est diffusé rapidement. Si la plupart de ces inscriptions sont très courtes, mentionnant de simples noms, certaines se distinguent par leur longueur comme la fameuse inscription dite de la « Coupe de Nestor » découverte à Pithécusses dans le sud de l'Italie.

C'est aussi au cours du VIII^e siècle av. J.-C. que **les échanges**, qui certes n'avaient jamais vraiment cessé, reprennent une nouvelle vigueur. Insérés dans des réseaux d'échanges qui fonctionnent à l'échelle de toute la Méditerranée, les Grecs commercent aussi bien avec le monde occidental qu'avec le monde oriental (les Phéniciens en particulier). Des commerçants grecs sont attestés en Syrie, en Palestine ou encore à Chypre, tandis que les premières amphores grecques d'huile arrivent sur les côtes espagnoles. Les **mobilités** se font aussi sur des distances plus réduites : des professionnels itinérants, appelés « démiurges » par Homère (littéralement « ceux qui travaillent pour le peuple »), se déplacent de cités en cités pour proposer leur savoir-faire, par exemple des forgerons. Dès l'époque archaïque, ce sont en effet les artisans qui ont été les plus nombreux à migrer, et parfois sur de très longues distances. Les déplacements de spécialistes de l'orfèvrerie ou de la sculpture expliquent ainsi la diffusion des influences orientales dans l'art de la Grèce du VI^e siècle av. J.-C.

C. Les migrations des Grecs : fondations de colonies et construction de diasporas

L'autre grand type de mobilités de l'époque archaïque est celle qui consiste à prendre le large pour aller fonder une cité ailleurs, qui prend le nom de colonie. Le terme de « colonisation » habituellement utilisé traduit cependant mal le terme grec, **apoikia**, qui signifie littéralement « le départ de chez soi », et qui désigne à la fois le groupe de ceux qui sont partis loin de chez eux pour s'installer ailleurs, l'expédition maritime et la colonie elle-même. L'expédition est dirigée par un homme appelé **oikiste**, fondateur de la nouvelle colonie. Cette colonisation aboutit à la formation d'importantes **diasporas**, c'est-à-dire la dispersion migratoire des Grecs vers ces nouvelles cités où ils créent de nouvelles communautés humaines et diffusent l'identité grecque. Le mot, très utilisé aujourd'hui par les historiens, est d'ailleurs grec, issu d'un verbe qui signifie « répandre », « disperser », puis « semer ».

Ce processus, qui se prolonge à l'époque classique, est cependant concentré pour l'essentiel entre les VIII^e et VI^e siècles av. J.-C. Cette période de « grande » colonisation est marquée par plusieurs centaines d'expéditions maritimes et de création de colonies, la plupart du temps organisées et planifiées par les autorités de la cité ; les initiatives individuelles sont rares. Les colons

viennent le plus souvent des cités maritimes de la Grèce centrale, de l'Eubée et de l'Ionie, où vit une population de marins expérimentés et où les luttes sociales opposent souvent les aristocrates et la masse des pauvres. Les départs ont lieu dans trois directions principales : vers le nord, en Thrace et sur les rives du Pont-Euxin (mer Noire) ; vers le sud où est fondée Cyrène sur la côte africaine (Libye) ; mais surtout vers l'ouest où les villes grecques d'Italie du Sud et de Sicile sont désignées sous le nom de « **Grande Grèce** ». Certaines cités grecques nouvellement créées connaissent rapidement un développement important (Syracuse, Gela, Agrigente, Tarente, Crotone) et acquièrent une puissance qui leur permet non seulement de constituer un vaste territoire au détriment des populations indigènes, mais aussi de rivaliser avec les cités de Grèce propre. Les Grecs s'installent aussi en Catalogne (Ampurias) et sur les côtes de Gaule où, au VI^e siècle av. J.-C., sont fondées Marseille, puis Nice. La densité de peuplement est variable. Seules l'Italie du Sud et la Sicile orientale connaissent une occupation assez importante pour que les nouveaux établissements grecs se trouvent contigus les uns des autres. Ailleurs, il s'agit d'isolats en milieu étranger, contrôlant un espace plus ou moins vaste. **À la fin du VI^e siècle av. J.-C., les Grecs sont présents dans tout le bassin méditerranéen.**

Q ZOOM • Évènement

Vers 300 av. J.-C., les Grecs fondent *Nikaïa* (Nice)

La colonisation grecque atteint la Gaule vers 600 av. J.-C. lorsque des Grecs venus de Phocée, en Asie mineure, fondent la cité de Massalia (Marseille). Par la suite, les Massaliotes se mettent à leur tour à fonder des colonies sur le littoral azuréen. Ces nouvelles fondations devaient servir de relais commercial et sécuriser la côte face à la menace des Celto-ligures. Sont ainsi créées à partir d'environ 350 av. J.-C., les cités d'Olbia (Hyères), Antipolis (Antibes) et enfin un peu plus tard Nikaïa, dont le nom signifie « la Victorieuse » en grec et qui est devenu Nice. On ne sait pas précisément à quelle date les Grecs de Massalia arrivent sur le site de Nice, ni l'emplacement exact de cette fondation. Mais on comprend bien pourquoi le site leur a plu. Les Grecs ont toujours cherché à s'installer près de la mer, dans une baie abritée, à proximité d'un fleuve (pour l'eau douce) et d'une colline (pour son aspect défensif).

Avec la baie des Anges, le Paillon et la colline du Château, ils ont tout cela à la fois. Les premiers habitants de Nice ne devaient pas être nombreux : quelques centaines au maximum. Comme dans toutes les cités grecques, ils ont dû concevoir une agora, c'est-à-dire une grande place centrale pour le commerce et la vie politique, et une acropole, c'est-à-dire un site en hauteur abritant les principaux sanctuaires de la cité. Des remparts encerclent la ville et lui permettent de résister aux assauts des Ligures. À ce jour, on n'a retrouvé aucun vestige de la Nikaïa grecque qui doit être enfouie sous les constructions postérieures.

Les **causes** de ce processus ont été longtemps discutées par les spécialistes. Elles sont multiples et dépendent beaucoup du contexte local propre à chaque cité, mais la plupart de ces cités traversent d'importantes tensions économiques, sociales et politiques au VIII^e et surtout au VII^e siècle av. J.-C. : le manque de terres cultivables, de plus en plus accaparées par l'aristocratie, avec les tensions sociales qui en résultent, ainsi que les conflits politiques entre grands clans aristocratiques. Les fils cadets des familles nobles s'en vont souvent, car seul l'aîné hérite du domaine de ses parents. L'univers mental homérique, qui valorise l'esprit d'aventure, peut aussi jouer un rôle sur les hommes jeunes. Mais les Grecs sont aussi poussés vers l'outre-mer par l'envie de développer le commerce. Pithécusses, fondée par les Eubéens de Chalcis vers 770 av. J.-C. dans le golfe de Naples, la toute première colonie grecque, est ainsi d'abord un comptoir commercial (*emporion*) situé sur une route maritime stratégique qui permet d'accéder à des régions riches en gisements d'argent, d'étain et de fer.

Q ZOOM • Document

Pourquoi les Grecs quittaient leurs terres selon Thucydide

« On émigrerait, dans les premiers temps, et tous quittaient facilement leurs résidences, sous la pression, chaque fois, d'éléments plus nombreux. Le commerce n'existait pas et il n'y avait pas de relations sûres entre peuples, par terre ou par mer ; de plus, ils tiraient chacun de leur pays juste de quoi vivre ; ils n'avaient pas de réserves d'argent et ne faisaient pas de plantations (car on ne savait jamais, le manque de remparts

aidant, quand un autre viendrait pour vous dépouiller); enfin, ils se disaient qu'en fait de nourriture ils s'assuraient n'importe où de quoi satisfaire aux besoins quotidiens : aussi partaient-ils sans difficulté [...] ».

Source : Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, livre I, chapitre II, traduction Jacqueline de Romilly, Les Belles Lettres.

III. Les conséquences de la dispersion des Grecs

Problématique

- Pourquoi la colonisation conduit-elle à l'émergence d'un monde grec élargi à l'ensemble du bassin méditerranéen ?

A. L'organisation et le développement des cités

Pour les Grecs, habiter dans une cité est le seul cadre de vie concevable, celui au fondement même de la civilisation (par opposition à la barbarie) et donc de l'hellénicité, l'identité grecque. La création de centaines de cités dans le bassin méditerranéen contribue ainsi à diffuser largement ce cadre de vie. Une **cité (polis)** est un groupe d'hommes qui se gouverne librement par lui-même. Les Grecs désignent toujours la cité par le nom collectif de ses citoyens, par exemple les Athéniens ou les Mégariens. Cités nouvelles (colonies) et cités métropoles (les cités mères à l'origine des premières) confient à des législateurs le soin de rédiger des lois. Celles-ci introduisent davantage d'équité dans les rapports sociaux mais ne tiennent qu'exceptionnellement compte, comme à **Sparte**, de la revendication, pourtant constante, du partage des terres. Tantôt un petit nombre de grandes familles se partage le pouvoir (gouvernement aristocratique), tantôt l'une de ces familles garde le pouvoir illégalement pendant plusieurs générations (gouvernement tyrannique). Une alternance que brise la seule Athènes en faisant de l'égalité devant la loi un principe de gouvernement (→ *chapitre 3*).



*Schéma. L'organisation type du territoire
d'une cité grecque*

Les historiens insistent aujourd'hui sur les modalités concrètes de l'installation des Grecs dans les nouvelles cités, et en particulier de leurs relations avec les populations indigènes locales. Les notions de **contacts**, d'acculturation et de **transferts culturels** sont ainsi devenues centrales dans l'historiographie. Si les récits de fondation insistent sur des contacts pacifiques, parfois même de manière stéréotypée et enjolivée, ainsi celui de la création de Marseille rapporté par Justin au III^e siècle de notre ère, il est probable que les tensions voire les affrontements n'étaient pas rares. De nombreux Grecs furent néanmoins aidés par les souverains locaux qui les voyaient arriver avec bienveillance. La variété des usages funéraires et la diversité du matériel attestent du caractère mixte, hybride, de ce milieu où vécurent ensemble Grecs, Phéniciens, Orientaux, Étrusques et indigènes. Chacun y trouva son intérêt dans la création d'un réseau d'échanges fondé sur le trafic des métaux et leur transformation.

B. La diversité des cités

Une cité (*polis*) est composée de différents **groupes sociaux**, les uns libres, les autres esclaves. Parmi les hommes libres, une distinction fondamentale sépare les citoyens des non-citoyens. L'évolution interne des cités permet de préciser les contours de chaque catégorie et, selon les cas, d'agir ou de restreindre l'accès à la citoyenneté c'est-à-dire le droit de participer aux assemblées, aux tribunaux, aux magistratures, à la guerre et de posséder de la terre.

Chaque cité est **indépendante**, dotée d'institutions propres, souvent calquées sur celles de la cité mère lorsqu'il s'agit d'une colonie. Elle forme une **cité-État**. Elle se compose d'un territoire rural avec des villages, et d'un centre, plus ou moins urbanisé, qui est le siège des institutions communes. La Grèce est fragmentée en **plusieurs centaines de cités** dont beaucoup ne sont pour nous que des noms (absence de sources). On constate de grandes différences entre les cités aussi bien dans la vie courante que dans la vie

politique. Les monnaies, les poids et mesures, les calendriers varient selon les cités. Toutefois, de grandes régions du monde grec ne connaissent pas l'organisation en cité. L'unité politique est alors le peuple (*ethnos*).

Si Athènes est passée de la royauté à la démocratie au cours du VI^e siècle av. J.-C. (→ *chapitre 3*), **Sparte**, elle, a évolué vers une forme d'oligarchie conservatrice (cité gouvernée par un petit nombre d'hommes) et elle l'est restée très longtemps, pendant plusieurs siècles.

Q ZOOM • Exemple

Sparte : une cité aristocratique originale

Sparte s'étend sur un vaste territoire d'environ 8 000 km² dans le sud du Péloponnèse : dans la plaine de Laconie et en Messénie. Les Spartiates sont souvent appelés « Lacédémoniens » dans les sources, « Lacédémone » étant un autre terme, mythique, pour désigner Sparte. Sparte est une cité qui a été longtemps méconnue, notamment par manque de sources : elle est surtout évoquée par des auteurs athéniens comme Hérodote, Thucydide, Aristote, ou postérieurs comme Plutarque avec sa célèbre *Vie de Lycurgue*. Elle a été aussi historiquement réduite à son opposition avec Athènes (l'aristocratie face à la démocratie, la guerre du Péloponnèse). Sparte a pourtant fait l'objet de travaux historiques fouillés, qui ont renouvelé l'historiographie, par exemple avec Edmond Lévy (son très classique *Sparte* en 1990, réédité en 2003) ou plus récemment Françoise Ruzé et Jacqueline Christien (*Sparte*, 2008) et Nicolas Richer (*Sparte*, réédité en 2025).

Les institutions de la cité auraient été créées par un certain Lycurgue à l'époque archaïque, mais dont l'existence historique reste toutefois à prouver. Contrairement à Athènes, Sparte ne les fait pas évoluer à l'époque classique : la cité demeure « prisonnière de son passé » (Edmond Lévy). C'est un système aristocratique qui évolue vers une oligarchie : *le pouvoir est exercé par la gérousia*, le Conseil des Anciens composé de trente membres (appelés « gérontes »), qui domine une Assemblée des citoyens dont les pouvoirs sont limités. Il existe aussi deux rois, curiosité institutionnelle que l'on ne trouve pas ailleurs. La population comprend trois grandes catégories d'habitants :

- les citoyens, appelés « semblables » ou « égaux » : ce n'est qu'à l'issue d'un long apprentissage que le jeune homme devient citoyen (→ *infra*), vers trente ans, ce qui est déjà un âge avancé pour l'époque. Le citoyen doit alors mener une vie collective, ce qui passe notamment par l'intégration d'un *syssition* c'est-à-dire un groupe de citoyens qui se réunit régulièrement pour banqueter. Chaque citoyen dispose par ailleurs d'un lot de terre (*klèros*) et doit participer à la défense de sa cité ;
- les hilotes, des paysans vivant sur le territoire de la cité et soumise à elle ; la cité attribue des hilotes aux citoyens pour les aider à cultiver leurs lots de terres. Les hilotes représentent donc une forme de dépendance intermédiaire, entre les libres et les non-libres (ce ne sont pas des esclaves) ;
- les Périèques, habitants des cités situées aux confins du territoire spartiate, avec leurs propres spécificités (organisation politique et sociale, activités économiques, cultes), mais dépendants de Sparte car ils doivent servir dans l'armée de cette dernière et, aussi, probablement lui verser un impôt.

Une autre spécificité de la cité spartiate est son organisation sociale, très encadrée, voire austère, entièrement tournée vers l'éducation du jeune homme, futur citoyen et soldat, éducation qui est la même pour tous (d'où, fréquemment, le terme *Homoioi* pour désigner les citoyens spartiates : « semblables », « pairs »). L'élément fondateur de ce système est l'*agôgè*, le système d'éducation du jeune homme qui passe par plusieurs étapes marquées par autant de rites initiatiques destinées à le préparer à devenir un soldat et un citoyen responsable.

En accomplissant des idéaux communs à tous les Grecs, Sparte n'est peut-être pas une cité comme les autres, mais elle n'est pas non plus si différente. C'est peut-être, selon l'historien Stephen Hodkinson, le terme « d'hyper-cité » qui lui conviendrait comme un condensé d'un ensemble de normes grecques portées à leur application la plus aboutie.

C. L'unité du monde grec : le concept d'« hellénisation »

La dispersion des Grecs constitue un moment capital dans l'histoire de la Méditerranée. Une culture et une seule acquiert un statut unique dans cet espace. Les Grecs eurent la chance de n'être soumis à personne avant que l'essentiel du mouvement de colonisation ne soit accompli. Ils n'ont pas fondé des cités pour exporter leur culture et ils n'ont pas davantage cherché à ruiner les cultures indigènes. Mais, d'un bout à l'autre de la Méditerranée, il existait désormais des foyers de culture grecque où parvenaient les créations artisanales et artistiques de la Grèce propre. Malgré les rivalités permanentes entre les cités, les Grecs sentaient qu'ils étaient unis par une civilisation commune. Tous les Grecs parlent la même langue, ont les mêmes croyances religieuses et honorent les mêmes dieux. Ils se nomment eux-mêmes les « Hellènes » et ils donnent le nom de « Barbares » aux habitants de tout le reste du monde : cette culture grecque et ce sentiment d'y appartenir, c'est l'**hellénicité**, tandis que l'**hellénisation** désigne le processus de diffusion de cette culture. Lorsqu'ils se rassemblent à l'occasion des **jeux panhelléniques** qui prennent leur essor au VI^e siècle av. J.-C., par exemple les Jeux olympiques, les Grecs ont vraiment conscience qu'ils appartiennent à un même peuple et à une même culture. Dans le domaine de l'art, l'inspiration commune de leurs artistes souligne l'unité de la civilisation grecque.

Q ZOOM • Notion

Les réseaux au cœur du processus d'hellénisation

L'identité grecque se diffuse ainsi à travers la Méditerranée pendant plusieurs siècles, à travers des connexions et des réseaux. Les tendances les plus récentes de l'historiographie insistent sur ces aspects. Dans son ouvrage *A Small Greek World* publié en 2011, l'historien britannique Irad Malkin met en évidence l'ampleur de ces connexions et montre comment les diasporas et les cités coloniales qui en sont les supports territoriaux sont essentielles dans la construction et le renforcement d'une identité grecque. Il estime que ce n'est pas la proximité géographique qui forge la culture grecque, mais bien davantage la connectivité.

Vocabulaire

- * **Acropole** : du grec *akros* (élevé) et *polis* (ville), partie haute d'une ville grecque.
- * **Aède (du grec, chanteur)** : poète épique qui chante les épopées en s'accompagnant d'un instrument de musique. Il compose et récite des vers et est capable d'improviser un chant nouveau sur des thèmes traditionnels.
- * **Agora** : place publique de la cité qui constitue le cœur politique, économique et religieux. Le terme vient du verbe grec *ageiro* (rassembler).
- * **Aristocratie** : gouvernement par un petit groupe d'individus puissants qui se considèrent comme « les meilleurs ». C'est un système oligarchique.
- * « **Barbare** » : un non-Grec, qui ne parle pas la langue grecque et est étranger à la culture grecque. Le terme prend une connotation péjorative au moment des guerres médiques au début du V^e siècle av. J.-C.
- * **Cité (*polis*)** : petit État composé d'une ville et de la campagne environnante, mais aussi ensemble des citoyens* qui y habitent et qui forment une communauté.
- * **Citoyen** : habitant d'un État admis à participer aux affaires de la cité.
- * **Colonie (*apoikia*)** : cité fondée par les Grecs en dehors de la Grèce elle-même.
- * **Colonisation grecque** : processus de création de nouvelles cités par des Grecs qui organisent des expéditions maritimes à travers le bassin méditerranéen. Les cités nouvelles sont indépendantes, mais peuvent garder des liens avec la métropole.
- * **Cycle épique** : ensemble de poèmes d'attribution et de dates incertaines portant sur la guerre de Troie ou les voyages d'Ulysse ainsi que sur des épisodes mythologiques qui ont inspiré beaucoup d'artistes.
- * **Diaspora** : dispersion d'une communauté sur de longues distances mais qui conserve une culture commune et la conscience d'y appartenir.
- * **Hellénisation** : diffusion de l'hellénité en dehors de la Grèce, lorsque des non Grecs adoptent, collectivement ou individuellement, des pratiques, des comportements et une culture propres aux Grecs. Cela va de l'usage de la langue, primordial, à des aspects très divers de la « culture grecque » au sens le plus large : consommation de vin et d'huile d'olive, fréquentation du gymnase, pratique de la nudité sportive, emprunt d'un nom grec, obtention du statut de *polis* (cité) par la communauté.

Documents ressources

- Extraits de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*.
- Une représentation iconographique de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*.
- Carte de la colonisation grecque du VIII^e au VI^e siècle av. J.-C.
- Un exemple de fondation coloniale (Marseille à partir du texte de Justin).

Citations

« Le monde grec est uni par la langue,
les sanctuaires et les sacrifices qui nous sont
communs, nos mœurs sont les mêmes. »

HÉRODOTE, *Histoires*, VIII, 144.

« Nous employons le nom des Grecs non comme celui
de la race, mais comme celui de la culture. »

ISOCRATE (IV^e siècle av. J.-C.), *Panégérique*, 50.

Pour aller plus loin

■ Sélection bibliographique

- LE GUEN Brigitte (dir.), *Naissance de la Grèce. De Minos à Solon, 3200 à 510 avant notre ère*, Paris, Belin, 2019.
- LEFÈVRE François, *Histoire du monde grec antique*, Paris, Le Livre de Poche, 2007.
- LÉVY Edmond, *Sparte*, Paris, Seuil, 1990 (rééd. 2003).
- MALKIN Irad, *A Small Greek World*, Oxford, 2011.
- MOSSÉ Claude, *La Grèce archaïque d'Homère à Eschyle*, Paris, Seuil, 1984.
- RICHER Nicolas, *Sparte*, Paris, Perrin, 2025 (rééd.).
- SARTRE Maurice, *Histoires grecques*, Paris, Seuil, 2000.
- « Homère, le nouveau visage du poète », *L'Histoire*, Les Collections, no 82, janvier 2019.
- « Méditerranée, Guerre et paix depuis 5000 ans », *L'Histoire*, Les Collections, n° 47, avril 2010.
- « L'aventure grecque », *L'Histoire*, n° 232, mai 1999.

■ Ressources internet

- www.histoire-et-civilisations.com/thematiques/antiquite/homere-le-mystere-du-grand-poete-de-la-grece-90608.php
 - ✦ Dans le magazine *Le Monde. Histoire et civilisations*, un article sur Homère.
- <http://essentiels.bnf.fr/fr/litterature/antiquite/523f3805-7ddb-43de-90c6-d1e964e8b833-homere-sur-traces-ulyse/article/13990ab0-accd-4b6d-ae48-80131ebad17e-recits-homeriques-la-parole-ecrits>
 - ✦ Sur le site de la BNF, un article sur les poèmes homériques, de la parole aux écrits.

Chapitre 2

Une culture et une religion communes

L'essentiel à retenir

- Les Grecs sont unis par le même mode de vie dans le cadre des cités qui comprennent une ville et la campagne qui l'entoure. La ville et le mode de vie urbain dominent nettement, la ville étant souvent perçue comme un ensemble réfléchi et cohérent, clairement ordonné par la raison. Les Grecs vivent dans leur maison, l'*oikos*, dans leur famille mais appartiennent aussi à des fraternités, à des associations religieuses, à des tribus.
- Dans les cités, la population connaît des inégalités économiques, mais aussi juridiques entre les hommes libres et les esclaves. Pour les Grecs, seuls les hommes nés libres dans la cité sont citoyens. Les étrangers qu'on appelle *métèques* et les esclaves sont beaucoup plus nombreux mais ils n'ont aucun droit. Dans la cité grecque, l'inégalité de condition existe aussi entre l'homme et la femme.
- Organisée le plus souvent dans le cadre de la cité (cultes *poliades*) et fondée sur la piété, la religion grecque connaît aussi des formes plus ouvertes, témoignant de l'appartenance à une civilisation commune, comme dans les sanctuaires panhelléniques, où sont par ailleurs organisés périodiquement des jeux, des concours et des fêtes qui rassemblent tous les Grecs.
- Malgré un éclatement en multiples cités, les sanctuaires panhelléniques restent un facteur d'unité dans le monde grec. Leur rayonnement va même au-delà et touche l'ensemble du monde méditerranéen.

Dates clefs

- **776 av. J.-C.** : premiers Jeux olympiques
- **582 av. J.-C.** : début des Jeux pythiques
- **580 av. J.-C.** : début des Jeux isthmiques
- **573 av. J.-C.** : début des Jeux néméens
- **472 av. J.-C.** : les tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, les comédies d'Aristophane, font du théâtre de Dionysos à Athènes un lieu du discours civique
- **447-432 av. J.-C.** : reconstruction du temple du Parthénon sur l'Acropole
- **399 av. J.-C.** : exécution de Socrate accusé d'impiété
- **388 av. J.-C.** : fondation de l'école philosophique d'Athènes par Platon

Principaux auteurs antiques

- Aristophane (v. 450-385 av. J.-C.)
- Eschyle (v. 525-456 av. J.-C.)
- Euripide (v. 480-406 av. J.-C.)
- Pindare (v. 518-v 438 av. J.-C.)
- Platon (428-347 av. J.-C.)
- Pythagore (v. 580-495 av. J.-C.)
- Sophocle (495-406 av. J.-C.)
- Socrate (v. 469-399 av. J.-C.)

Mise au point historiographique

■ Un « miracle grec » à l'époque classique ?

« Je crois que les Grecs nous ont, en partie, inventés. Notamment en définissant un type de vie collective, un type d'attitude religieuse et aussi une forme de pensée, d'intelligence, de techniques intellectuelles, dont nous sommes en grande partie redevables. L'histoire de l'Occident commence avec eux. Cela va même au-delà : ils ont transmis leurs méthodes et leur contenu de pensée, à l'époque hellénistique jusque dans le Proche-Orient et l'Inde. [...]

L'un des traits marquants de la pensée grecque, qu'il s'agisse de la philosophie ou des mathématiques, c'est qu'elle cherche à définir le vrai en dehors du monde sensible et de l'expérience [...]. Et la philosophie, dans une très large mesure, c'est la fuite, hors du monde sensible, humain, périssable, vers l'éternel et l'immuable. [...]

Il n'y a pas de miracle grec, mais au ^ve siècle av. J.-C., en Grèce, l'homme a changé, dans ses façons de penser, de s'exprimer, d'être à soi-même, avec les autres, avec le monde, avec le divin [...]. »

Source : extraits d'une interview de Jean-Pierre VERNANT, historien qui a publié de très nombreux ouvrages de référence sur la Grèce ancienne, dans *L'Histoire*, « L'aventure grecque », mai 1999, p. 54 à 59.

Introduction

« La plus belle et la plus vraie,
pour moi, de toutes les règles, est :
pour l'homme de bien sacrifier aux
dieux, entrer sans cesse en relation
avec eux par des prières, des offrandes
et tout l'ensemble du culte divin, c'est
le plus beau, le meilleur, le chemin
le plus sûr vers une vie heureuse. »

PLATON, *Les Lois*, IV, 716-717.

Si l'identité grecque passe par la langue, elle se reconnaît aussi par **ses croyances et ses pratiques religieuses**, identiques d'un bout à l'autre du monde grec. La religion constitue en effet un pilier de la culture grecque et un puissant facteur d'union des Grecs. La religion désigne un ensemble de croyances qui définissent les rapports des hommes avec le sacré et qui sont mises en pratique par un ensemble de rites et de comportements spécifiques. Il s'agit donc à la fois de croire en des forces invisibles pour les simples mortels mais aussi de mettre en pratique ces croyances en accomplissant des gestes sacrés, c'est-à-dire des rites. Le mot vient du latin **religio**, venant lui-même du verbe *relegere* (« reprendre », « recollecter ») qui souligne la nécessité d'accomplir convenablement les rites. La *religio* vient aussi du verbe *religare* (« lier »), qui insiste sur le lien essentiel entre les hommes et les dieux. Aucun texte sacré ne dicte aux Grecs leurs croyances : la religion des Grecs est faite de récits mythologiques, de gestes et de pratiques, de prières à haute voix, d'offrandes, de sacrifices, de fêtes, pour célébrer les dieux et les héros.

Les Grecs organisent des fêtes religieuses, culturelles et sportives dans des **sanctuaires communs appelés panhelléniques**. Ils inventent le **théâtre** qui connaît son apogée à Athènes au v^e siècle av. J.-C. mais aussi la réflexion sur le politique au sens large c'est-à-dire la **philosophie**. Dans le domaine de l'**art**, l'inspiration commune de leurs artistes souligne l'unité de leur civilisation.

Problématique du chapitre

Pourquoi les croyances et les pratiques religieuses ainsi que la vie intellectuelle font-elles l'unité du monde grec à l'époque classique ?

I. Les Grecs unis par une même civilisation

Problématique

- Pourquoi l'hellénité est-elle un puissant facteur d'unité autour du bassin méditerranéen ?

A. Un mode de vie semblable

Où qu'ils soient, les Grecs ont le même mode de vie. À la campagne, ils cultivent le blé, la vigne, l'olivier. En ville, ils sont artisans, commerçants ou pêcheurs. Ils ont des habitudes alimentaires semblables. Même si chaque cité a sa monnaie, ses poids et mesures et ses calendriers, les Grecs parlent la même langue et utilisent la même écriture. Tous connaissent les poèmes d'Homère, *l'Illiade* et *l'Odyssée* (→ *chapitre 1*). Ils appellent « barbares » les peuples qui ne partagent pas leur culture et ne parlent pas le grec, donc qui ne font pas partie de l'**hellénité**. Les actes de la vie quotidienne témoignent par ailleurs de la sociabilité des Grecs. Tous les jours ou très souvent, ils se rendent du gymnase à l'agora (la place publique), du sanctuaire à la salle de banquet, de la chasse à l'échoppe de l'artisan, du champ au théâtre où l'on joue Eschyle, Euripide et Sophocle.

La cité est constituée de groupes d'hommes qui obéissent aux mêmes lois et honorent les mêmes dieux. Ils aiment leur cité et sacrifient leur vie pour la défendre ou pour contribuer à sa gloire. Cet attachement se révèle dans la splendeur des édifices consacrés à la vie politique ou religieuse. Toutefois, seuls les **citoyens** font partie de la cité : ce sont les hommes libres, qui ont des droits civiques et forment la communauté civique. À l'opposé, les **esclaves**, non libres, n'ont aucun droit : ils ne sont rien, ce sont des choses dont on se sert, qu'on peut acheter ou vendre et dont le sort est déterminé par le maître. Celui-ci peut les affranchir, mais les esclaves affranchis ne deviennent pas pour autant des citoyens : ils forment une catégorie intermédiaire. Quant aux résidents étrangers, venus d'une autre cité, qu'on appelle les **métèques**, ils ont un statut juridique particulier. Dans la cité grecque, l'inégalité de condition existe aussi entre l'homme et la femme. La **femme** n'a en effet aucun droit politique, elle ne peut ni posséder ni gérer des biens et ne jouit d'aucune liberté sexuelle. Elle est sous la dépendance de l'homme et ne dispose d'aucune existence juridique.

La définition du citoyen selon Aristote

« Le citoyen n'est pas citoyen par le lieu où il réside car métèques et esclaves ont la résidence en commun avec les autres citoyens. Ne sont pas citoyens non plus ceux qui participent aux droits de la vie judiciaire, comme défenseurs ou comme demandeurs, car ces droits appartiennent aussi aux bénéficiaires de conventions judiciaires [...]. Ces gens, on peut dire qu'ils sont en quelque sorte citoyens à la façon des enfants trop jeunes encore pour être inscrits ou des vieillards dont le nom a été supprimé des listes, tous gens en quelque sorte citoyens dans un sens absolu. [...] Il faut spécifier que les premiers sont des citoyens encore imparfaits et les seconds des citoyens ayant dépassé l'âge de la maturité, ou quelque autre expression analogue. Ce que nous cherchons c'est à définir un citoyen de façon absolue, n'encourant aucune des disqualifications mentionnées, sans qu'il soit besoin d'ajouter un correctif à son titre : car les mêmes problèmes et les mêmes solutions peuvent jouer pour ceux qui ont été frappés d'atimie ou d'exil. Un citoyen au sens absolu du terme ne peut mieux se définir que par le fait de participer à l'exercice de la justice et aux magistratures ».

Source : Aristote, *Politique*, III, 1274-1275.

B. Le théâtre, une activité religieuse et civique

En Grèce, la tradition du théâtre est surtout **orale**. Le théâtre crée un événement religieux, civique et littéraire qui nourrit les conversations, dont on se souvient et qui fait partie de la vie de la cité. C'est une activité religieuse, liée à l'origine aux **fêtes en l'honneur de Dionysos**. Elle s'inscrit dans le cadre d'un concours organisé par un magistrat, l'**archonte** éponyme qui sélectionne les pièces en compétition. Celles-ci doivent être inédites. On devait, à l'origine, y présenter trois pièces sur un même sujet. Au concours de comédie qui débute en 480 av. J.-C. à Athènes, une seule pièce est présentée. Aux Lénéennes (fêtes en l'honneur de Dionysos), les concours de comédie et de tragédie commencent en 442 et 432 av. J.-C. Chaque auteur a un chorège, citoyen riche

chargé de financer la représentation des pièces et de choisir un auteur. Par exemple, en 472 av. J.-C., Périclès (→ *chapitre 3*) choisit de produire Eschyle qui, cette année-là, présente *Les Perses*.

Le théâtre **rassemble** périodiquement tous les citoyens de la **cité** sous le regard des dieux. Des citoyens, choisis parmi les plus riches, prennent en charge l'organisation et les frais des spectacles. D'autres sont tirés au sort pour composer le jury qui récompense les meilleures pièces. Le théâtre contribue à l'éducation du citoyen. Les auteurs abordent d'importantes questions comme la puissance des dieux, le gouvernement de la cité et la liberté des hommes. Le public prend place sur des gradins disposés en demi-cercle et faisant face à la scène où évoluent les acteurs. Tous les rôles sont tenus par des hommes mais les femmes peuvent assister aux représentations.

C'est **au v^e siècle av. J.-C.** et notamment à Athènes que le théâtre prend son plein essor, avec ses deux grands genres, la comédie et la tragédie. **Aristophane** est le maître de la comédie ancienne. Opposé à la continuation sans fin de la guerre du Péloponnèse (→ *chapitre 4*), il attaque les bellicistes et les démagogues. Il se moque aussi de **Socrate** qu'il présente comme un intellectuel arrogant, comme un sophiste. La tragédie connaît aussi un développement éclatant, avec **Eschyle, Sophocle et Euripide**. Même si la plupart des tragédies grecques ont disparu, elles sont encore une source majeure de toute l'histoire en Occident.

Q ZOOM • Acteur

Sophocle (495-406 av. J.-C.)

Grand auteur de tragédies, Sophocle, à Athènes, connaît toute sa vie un succès jamais démenti face à Eschyle et Euripide. Homme d'une grande piété, on lui attribue un rôle important pour le culte d'Asclépios. Il vit une grande partie de sa vie sous l'impérialisme et le rayonnement de sa cité, participant comme stratège à l'expédition punitive contre Samos en 440 av. J.-C. puis comme l'un des dix conseillers désignés après l'expédition de Sicile (415 av. J.-C. → *chapitre 4*).

Il est avec Eschyle (*Les Perses*) et Euripide (*Hippolyte*, *Médée*, *Alceste*) l'un des trois grands dramaturges grecs. Il a écrit 123 pièces, mais sept seulement nous sont parvenues : *Antigone*, *Ajax*, *Électre*, *Les Trachiniennes*,

Œdipe roi, Œdipe à Colone, Philoctète. Ses tragédies ont pour thèmes dominants la relation des hommes avec les dieux et le destin, la liberté, la responsabilité, le malheur et la souffrance.

C. L'invention de la philosophie

La philosophie ne désigne une discipline intellectuelle spécifique qu'à partir du IV^e siècle av. J.-C., lorsque **Platon** la définit comme la science suprême qui supervise et domine toutes les autres. Certains n'approuvaient pas cette définition mais la conception platonicienne s'est imposée par la suite. La philosophie a eu, dès lors, ses écoles. On a attribué son invention à **Pythagore** (VI^e siècle av. J.-C.), puis à l'Égypte ou même à l'Inde. On lui a associé un mode de vie fait de distance à l'égard des biens matériels et de concentration sur les choses de l'esprit. Ce mode de vie a suscité des clichés : en fait, les philosophes grecs étaient loin de mener tous la même vie. Pythagore voyage beaucoup, Socrate quitte rarement Athènes, Aristote fréquente les puissants, Épictète garde ses distances avec le pouvoir. Mais chacun illustre, à sa manière, la situation singulière de la philosophie dans le monde grec. Selon l'helléniste Jean-Pierre Vernant, la philosophie inventée par les Grecs est aussi une forme de réflexion sur **le politique**. Il montre que Platon et Aristote distinguent les raisonnements faux et les raisonnements justes et établissent les critères de la vérité.

Face à ces philosophes, il faut souligner aussi le rôle des **sophistes**. Arrivés à Athènes dans les années 440 av. J.-C., ce sont pour la plupart des **maîtres de rhétorique**, maîtrisant les techniques de l'oralité et du débat. Ils rencontrent un grand succès car, dans une démocratie directe comme Athènes (→ *chapitre 3*), il est nécessaire d'apprendre à bien parler. Les sophistes enseignent l'art de la dialectique, ils apprennent à soutenir le pour et le contre, à défendre une thèse et son contraire. Ils ont une influence littéraire en particulier sur le théâtre et l'histoire. Parmi eux, on peut citer Protagoras, qui a été le conseiller de Périclès.

Platon (428-347 av. J.-C.) et Socrate (v. 469-399 av. J.-C.)

Né à Athènes, **Platon** rencontre Socrate et après avoir voyagé, il fonde à Athènes en 388 av. J.-C. une école de philosophie qu'il dirige jusqu'à sa mort. Ses œuvres sont des dialogues dont la composition est chaque fois nouvelle. Il affirme, notamment dans *La République*, la supériorité de l'intelligible et du monde des idées, seules réalités véritables sur le monde sensible. Ainsi l'adjectif « platonique » signifie-t-il aujourd'hui « immatériel », « éthéré ». Platon développe aussi une critique constante des opinions fondées sur la confusion, l'ignorance. Il expose, dans *La République*, sa conception de la cité idéale qui n'a rien de libérale ni de démocratique. Il insiste sur la nécessité de conduire sa vie selon les critères du Bien, du Juste et du Vrai, un impératif proclamé par Socrate, son maître, devenu le personnage central de son œuvre. Platon n'a pas édifié un système, il a développé une philosophie critique et idéaliste intransigente et l'a exposée avec un grand talent qui a garanti son rayonnement universel.

Né à Athènes vers 469 av. J.-C., **Socrate** n'a rien écrit, et est connu pour l'essentiel par Platon. Il était artisan sculpteur et ne tenait pas d'école. Il s'entretenait avec ses amis dans des lieux publics ou des maisons particulières et ne se faisait pas payer pour ses leçons de philosophie. Marié, père de famille, il combat dans la guerre du Péloponnèse. Citoyen respectueux des lois, il refuse de procéder à une arrestation illégale. Pour les Athéniens, il était une figure familière. En 399 av. J.-C., dans le contexte très troublé de l'après-guerre du Péloponnèse (→ chapitre 4), il est accusé de corrompre la jeunesse, de ne pas croire aux dieux de la cité. Il est condamné à boire un poison, la cigüe. Platon raconte sa défense dans l'*Apologie de Socrate*, son refus de s'évader dans le *Criton* et sa mort dans le *Phédon*. Il en a fait un personnage héroïque qu'il place au centre de la plupart de ses dialogues. Dans l'*Apologie*, Socrate déclare qu'il sait seulement qu'il ne sait rien et qu'il a pour activité essentielle d'interroger ses concitoyens sur la vérité, sur la manière de vivre selon le Bien et de rendre son âme meilleure.

II. Une religion polythéiste et civique commune à tous les Grecs

Problématique

- Comment la religion, par ses croyances, ses pratiques et ses lieux, créait-elle un lien fondamental entre les Grecs ?

A. Une religion partagée par l'ensemble des Grecs

1) Les croyances des Grecs

Les Grecs sont polythéistes. Ils croient en des dizaines de dieux et de héros, l'ensemble de ces croyances formant le **panthéon**. C'est **Hésiode** (poète de Béotie au VII^e siècle av. J.-C.), dans sa *Théogonie*, qui en fournit la version la plus détaillée et qui raconte la longue et complexe histoire de toutes ces divinités ainsi que l'importance de certains rituels tel que le sacrifice. Comme Homère (→ *chapitre 1*), il demeure pour les Grecs de l'époque classique une référence culturelle incontournable. Les divinités sont mises en scène dans des mythes : **la mythologie** raconte les histoires des dieux et des héros. Ces récits ont inspiré les auteurs de théâtre. Chaque dieu est présenté avec sa vie pleine de passions et d'aventures. Les récits mythologiques donnent une image ordonnée du groupe de dieux et de déesses particulièrement dans le monde grec. En réalité, il s'agit d'une construction artificielle élaborée au moment où le système de la cité se met en place à l'époque archaïque.

Les divinités sont **anthropomorphes** c'est-à-dire qu'elles sont représentées comme des humains, avec leurs caractéristiques physiques et morales. Les dieux ont un corps, des qualités et des défauts humains. Mais à la différence des hommes, les dieux sont **immortels** et ont des pouvoirs surnaturels. Ils accordent leurs bienfaits aux humains. Déméter leur a offert le blé, Athéna l'olivier, Dionysos le vin. Les dieux peuvent aussi apporter le malheur et la ruine. Ils expriment leur volonté par des présages ou des oracles. Les dieux interviennent ainsi de façon permanente dans la vie des hommes et de la cité. Pour obtenir leur protection, les Grecs leur rendent des cultes. Certains ont lieu dans le cadre de la famille ou de la maisonnée : ce sont les cultes domestiques. D'autres rassemblent les membres de la cité, autour de sanctuaires consacrés à un dieu protecteur (→ *plus loin*).

Les dieux grecs de l'Olympe

Au début, l'univers est dans le chaos. Petit à petit, les dieux, après avoir vaincu les titans qu'ils ont enfermés dans les souterrains, en prennent possession. Frères et sœurs, fils et filles se le partagent. Sur l'Olympe, la plus haute montagne de la Grèce, règne Zeus, le plus grand des dieux, qui a pris le ciel et qui commande à la foudre. Il a une épouse, Héra, déesse du mariage. C'est là que les dieux vivent en famille : ils sont au total douze (sans compter Hadès). Les frères et sœurs de Zeus sont : Poséidon qui règne sur le monde marin, Hadès qui règne sur le monde souterrain des Enfers et Déméter qui est la déesse de la fécondité.

Les enfants de Zeus sont nombreux : Artémis, déesse de la chasse ; Héphaïstos, boiteux et laid, est installé sous l'Etna et forge, avec ses cyclopes, des armes pour l'Olympe ; Apollon, le plus beau des dieux, dieu de la divination qui enseigne la musique ; Athéna, déesse de l'intelligence, du travail et de la guerre ; Dionysos, dieu du vin et de l'ivresse ; Hermès, aux sandales ailées qui sert aux dieux de messenger et protège les marchands et les voleurs ; Aphrodite, déesse de la beauté et de l'amour ; Arès, dieu de la guerre.

Les Grecs vénèrent aussi des hommes extraordinaires, **les héros**, souvent fils d'un dieu et d'une mortelle qui ont vécu, selon eux, au début de l'histoire de leur pays. Occupant une place intermédiaire entre les hommes et les dieux, ce sont souvent de valeureux combattants à la vie exceptionnelle et ayant accompli des actions hors du commun. C'est le cas de **Thésée**, le vainqueur du Minotaure crétois et le fondateur d'Athènes. Certains sont poursuivis par un destin hostile, comme *Œdipe* qui délivre du Sphinx la ville de Thèbes mais, sans le savoir, tue ensuite son père et épouse la reine de Thèbes qui n'est autre que sa mère. Mais le plus populaire des héros grecs est **Héraclès**. Il dut accomplir douze travaux qui ont libéré les hommes de multiples et terribles calamités. Beaucoup de ces héros font l'objet de cultes.

Pour autant, les Grecs ne croyaient pas en n'importe qui et n'importe quoi : n'imaginons pas un Grec anxieux honorant des dizaines de dieux pour se sentir mieux protégé ! Car le Grec était fortement inséré dans des **réseaux de sociabilité**, qui fondaient son identité : sa famille, sa rue, son quartier, son

métier (parfois organisé en corporation) et bien entendu sa cité. Par tradition et par mimétisme, il est donc, dans les faits, souvent amené à honorer d'abord les divinités familiales, mais aussi celles de son quartier et, bien entendu, les divinités de sa cité. Les Grecs sont aussi capables d'adopter de nouvelles divinités, surtout en période de crise : c'est ainsi que les Athéniens introduisent le culte d'Asclépios dans les années 420 av. J.-C., alors que l'épidémie de typhus ravage la cité en pleine guerre du Péloponnèse.

2) Une religion civique : la cité, cadre principal de la religion

La religion, pour les Grecs, n'a de sens qu'envisagée du point de vue de la cité, c'est-à-dire de la communauté humaine, juridique et politique que forment tous les citoyens. La religion est donc d'abord et avant tout **communautaire**, c'est-à-dire étroitement liée à l'existence d'une communauté fondamentale, la seule que reconnaît chaque cité, celle de ses citoyens. Toutes les croyances et les traditions, tous les rites, tous les temples et les sanctuaires, toutes les fêtes, n'ont qu'un seul et unique but, vital pour l'existence même de chaque cité : assurer la bonne entente entre la communauté civique et ses dieux.

Dans chaque cité, des citoyens reçoivent des **charges religieuses** spécifiques, toujours au nom de l'ensemble du *dèmos*, le peuple citoyen. Ces charges, que l'on pourrait qualifier de prêtrises, sont aussi considérées comme des magistratures, c'est-à-dire des fonctions politiques (*archè*) : prêtres et magistrats sont ainsi souvent un seul et même homme. Ils sont tirés au sort, ce mode de désignation étant considéré comme l'expression de la volonté des dieux. Le vocabulaire attesté dans les sources, notamment épigraphiques, est certes variable d'une cité à l'autre, mais les « hiéropes » sont attestés dans de nombreuses cités. Ils semblent chargés de la surveillance des lieux de culte et de l'organisation des fêtes religieuses. Comme souvent avec les sources, c'est le cas athénien qui est le mieux documenté, faisant apparaître, outre les hiéropes, les épistates (contrôle financier des cultes), les épimélètes (organisation des fêtes) ou encore l'archonte-roi (sacrifices des cultes des ancêtres).

3) De la naissance à la mort : la religion omniprésente dans la vie des individus

Les dieux accompagnent un individu toute sa vie, de sa naissance à sa mort en passant par l'entrée dans la vie adulte (surtout pour les garçons) et le mariage. Ces moments clefs de la vie individuelle sont aussi de véritables **rites de passage**, au sens figuré (anthropologique et social) comme au sens propre (religieux) : ils sont entourés de croyances et donnent lieu à des pratiques rituelles très codifiées qui prennent place dans des cérémonies à la fois privées, à l'échelle de la maisonnée (*oikos*) où domine le chef de famille, et publiques, à

l'échelle de la cité et donc de toute la communauté civique. La **naissance** d'un enfant est un moment joyeux : elle est annoncée par l'accrochage de rameaux d'oliviers et de guirlandes sur la façade de la maison. Mais le nouveau-né n'a d'existence réelle que lorsque son père l'a officiellement reconnu et intégré à sa famille, tandis que des rites de purification sont organisés, pour effacer la souillure de l'accouchement (puisque du sang a été répandu), puis des offrandes faites aux divinités. Mais ces rituels d'intégration peuvent n'avoir jamais lieu : le père, en effet, peut prendre la décision de ne pas reconnaître le nouveau-né, pour diverses raisons (une fille alors que le père attendait un fils, une malformation, un doute sur la filiation). Le nourrisson peut alors être mis à mort par noyade ou étranglement – ce qui demeure cependant très rare – ou, plus fréquemment, « exposé » c'est-à-dire abandonné au coin d'une rue. La mythologie fournit de nombreux exemples de ces rites d'exposition, par exemple lors de la naissance d'Œdipe, quand son père, se souvenant d'un oracle lui prédisant qu'un jour ce fils le tuerait et épouserait sa propre mère, juge plus prudent de l'abandonner au sommet d'une colline.

La mort est assurément beaucoup plus familière pour les Grecs qu'elle ne l'est pour nous aujourd'hui. Et pour cause : espérance de vie moyenne autour de 35 ans, mortalité infantile et juvénile très élevée, médecine impuissante face aux maladies même banales, auxquelles il faut ajouter les guerres innombrables, les épidémies récurrentes et la violence structurelle des rapports sociaux. Dépasser les 30 ans n'est donc le fait que d'une minorité de la population du monde grec. Atteindre les 60 ans et davantage relève de l'exploit, et d'ailleurs des textes et des inscriptions célèbrent quelques cas de longévité exceptionnelle. Les Grecs croient en l'existence des Enfers souterrains, appelés *Inferni* par les Romains. C'est le royaume des morts, sur lequel règnent Hadès ainsi que son épouse Perséphone, et gardé par Cerbère, le chien monstrueux à trois têtes. Il est séparé du monde des vivants par le Styx, un grand fleuve qui, selon la légende, donne l'invulnérabilité à celui qui s'y trempe : c'est le cas d'Achille, héros de la guerre de Troie, qui y a été immergé par sa mère Thétis à sa naissance, le rendant invincible, sauf au niveau du talon. Les morts, ou plutôt leurs âmes, traversent le fleuve sur la barque de Charon, contre une obole symbolique.

B. Une religion ritualiste

1) Un pilier pour les Grecs : la piété

Les Grecs estiment mériter la protection bienveillante des dieux, car, à leurs yeux, ils accomplissent avec précision l'**eusebeia**, c'est-à-dire le respect scrupuleux des rites traditionnels qui sont attendus par les divinités, donc en

d'autres termes **la piété**. Dans une autre de ses œuvres majeures, *Les Travaux et les Jours*, **Hésiode**, en évoquant les travaux agricoles, aborde les rituels et les différentes formes de piété. La religion dans le monde grec, en effet, est d'abord et avant tout une affaire de rites, donc de gestes sacrés à répéter inlassablement et que l'on se transmet de génération en génération. Accomplir scrupuleusement les rites, c'est bien plus que respecter la tradition, c'est s'assurer de la bienveillance et de la protection des dieux. Bien plus qu'une activité individuelle, c'est une **aventure collective** au service de toute la cité. La religion grecque apparaît ainsi presque **contractuelle** : en échange d'un accomplissement rigoureux et régulier des rites et d'une manifestation permanente de leur piété, les Grecs attendent en retour de leurs dieux protection et bienveillance. Ceci a d'ailleurs le don d'agacer certains philosophes, comme Platon (IV^e siècle av. J.-C.) n'hésitant pas à dénoncer un « art commercial ». Ce phénomène avait été bien identifié par l'historienne Louise Bruit-Zaidman qui utilisait, en 2001, l'expression significative de « commerce des dieux », évoquant un système de dons et de contre-dons, comme si toute offrande adressée à une divinité appelait en retour un contre-don de cette divinité au bénéfice de l'auteur de l'offrande. En d'autres termes, les hommes et les femmes qui accomplissent un culte attendent en retour un service : la réussite d'un projet, la bonne santé, une victoire à la guerre, ou encore la fin d'une épidémie ou d'une catastrophe naturelle. Autant dire qu'ils sont souvent déçus, bien entendu ! Les Grecs expliquent l'absence de réalisation de ces bienfaits souhaités par le fait que c'est la divinité et elle seule qui décide, et qu'elle ne peut en aucune manière être forcée ou contrainte par un simple mortel.

Les Grecs redoutent ainsi par-dessus tout le contraire de la piété : **l'impiété (asebeia)**, vue comme une véritable infraction religieuse. En n'accomplissant pas correctement les rites ou en ne respectant pas le calendrier religieux, de manière involontaire ou, pire, volontaire, le souhait des dieux est contesté, ce qui peut avoir des conséquences redoutables pour toute la communauté civile. En cas d'erreur ou d'oubli dans un rite, il faut immédiatement recommencer pour la corriger : sans réparation, l'erreur devient alors un acte d'impiété, qui est par définition irréparable pour les Grecs car elle fait porter la souillure sur tous. Les **Athéniens** créent même un délit d'impiété au V^e siècle av. J.-C., avec quelques procès retentissants dont le plus célèbre envoie le philosophe Socrate à la mort en 399 av. J.-C.

2) Un répertoire ritualiste diversifié

La religion grecque repose donc largement sur les rites, un ensemble de gestes sacrés et de règles qu'il faut suivre scrupuleusement pour accomplir un culte. **Le sacrifice** (la *thusia*) est le rite le plus important et le plus répandu :

par l'offrande d'une alimentation, il s'agit d'établir une forme de communication entre la communauté civique et les divinités. Le sacrifice forme à lui seul un rite, mais il est étroitement associé à d'autres rituels importants tout au long de son déroulement comme les **libations** (*spondè*) qui consistent à répandre sur l'autel ou le sol des offrandes liquides (du vin, du lait ou de l'eau par exemple), les **prières** et les **chants**. Si les sacrifices les plus importants sont ceux faits dans le cadre de la cité, publics, il en existe aussi de nombreux dans le cadre privé et familial. Très nombreux tout au long de l'année, les sacrifices sont d'une extrême diversité. Si la plupart sont sanglants, impliquant la mise à mort des animaux (c'est un « holocauste » lorsque l'animal est immolé par le feu), d'autres ne le sont pas, limités à des offrandes d'aliments de toutes sortes (gâteaux, plats cuisinés ou encore fruits). Les sacrifices s'achèvent la plupart du temps par un **banquet commun** (*symposion*), conçu comme un moment de partage et d'échange, dans un cadre public (celui de la cité) ou davantage privé.

3) Les fêtes

Sans les fêtes, la religion grecque ne pourrait pas exister. Elles sont fondamentales car elles rythment, toute l'année, la vie de la cité, tout en assurant l'*eusebeia* et la **cohésion civique**. Chaque fête combine souvent plusieurs rites, à commencer par un sacrifice suivi d'un banquet, et peut s'étaler sur plusieurs jours. Elles sont très sensorielles car elles font appel à presque tous les sens : elles sont faites pour être vues, la musique est très présente (la flûte notamment) et elles comprennent fréquemment un banquet où la plupart des citoyens peuvent goûter les animaux sacrifiés. Chaque cité dispose d'un **calendrier officiel** qui fait la liste précise de toutes les fêtes de l'année.

C. Les lieux de culte

1) La cité, un espace religieux

Les divinités sont **omniprésentes**, tout le temps, dans la cité. Leur présence est matérialisée par d'innombrables espaces sacrés. Tout ce qui est sacré, est, en théorie, la propriété des dieux. Tout espace peut devenir un lieu de culte. Les Grecs délimitent en effet régulièrement des zones spécifiques, sur l'ensemble du territoire civique (ville et campagne), qui deviennent alors entièrement consacrées à une ou plusieurs divinités. Ces zones sont souvent de forme rectangulaire et sont appelées **téménos**, ce que l'on traduit en français par « temples », mais pas du tout, ici, au sens de bâtiment religieux. C'est seulement après des rites spécifiques que le lieu peut alors être investi en

toute sécurité par les activités humaines, soit en devenant un lieu de culte à part entière, soit en étant destiné à d'autres activités, par exemple politiques ou économiques. Dans le premier cas, un **sanctuaire** (*hieron*) est créé, avec des règles très strictes pour y accéder et des normes de comportement (interdiction d'y accoucher, d'y mourir et d'avoir des relations sexuelles).

Parfois, mais c'est loin d'être toujours le cas, un ou plusieurs temples, cette fois ici au sens de bâtiment religieux, sont édifiés à l'intérieur du sanctuaire, dans le but de conserver la ou les statues du culte. De forme rectangulaire, le **temple** (*naos*) est surélevé sur un podium, auquel on accède par un escalier en façade ou par deux escaliers latéraux. Trois grands espaces structurent le temple, de l'extérieur vers l'intérieur : l'autel (*bômos*) en extérieur (cependant tous les temples ne disposent pas d'un autel) pour le sacrifice, puis le *pronaos* (vestibule) où se tient le banquet sacrificiel, enfin la *cella*, la pièce où se trouve la statue de la divinité.

2) Un art consacré aux dieux

Ces temples sont à l'origine d'un art d'une grande richesse, et dont les restes archéologiques constituent aujourd'hui un patrimoine précieux. Construits avec le plus grand soin, ils sont entourés d'une colonnade (temple périptère), parfois sur deux rangées (temple diptère) ou alors uniquement en façade (temple prostyle). La forme variée des chapiteaux des colonnes permet de distinguer **trois ordres architecturaux** différents : dorique, ionique et corinthien. Les temples sont aussi délicatement ornés. Plusieurs parties sont sculptées, notamment les frontons et les métopes.

L'Acropole, colline sacrée d'Athènes, rassemble plusieurs temples mais, pour les Athéniens, le temple principal est le Parthénon. Commandé par le stratège Périclès, au nom de la cité d'Athènes, le **Parthénon** a été réalisé par les architectes Callicratès et Ictinos, sous la direction de Phidias, entre 447 et 432 av. J.-C. (→ *chapitre 3*). Les matériaux utilisés sont le marbre, l'ivoire, l'or et le bois d'ébène. Avec huit colonnes au chapiteau de style dorique, le Parthénon abrite la statue chryséléphantine (d'or et d'ivoire) de douze mètres de hauteur de la déesse Athéna à laquelle les Athéniens présentent leurs offrandes. Il abrite aussi le trésor de la cité et celui de la ligue de Délos (→ *chapitre 4*). En remplaçant par un temple magnifique le premier édifice incendié par les Perses en 480 av. J.-C., Périclès veut montrer la puissance d'Athènes. Le Parthénon est, tous les ans, la destination de la grande procession des habitants d'Athènes lors de la fête des Panathénées, représentée sur la frise intérieure. Tous les quatre ans, ont lieu les **Grandes Panathénées**, fêtes encore plus somptueuses.

Q ZOOM • Événement

Athènes : la fête des Panathénées et la frise du Parthénon

À la fin du mois de juillet, tous les quatre ans, les Athéniens célèbrent les Panathénées (« grandes Panathénées ») dont le déroulement revêt une solennité particulière (les « petites Panathénées », plus modestes, ont lieu chaque année). Pendant plusieurs jours, la cité vit au rythme des concours sportifs, de musique, de poésie. Des concours nautiques ont lieu dans le port du Pirée. Le point culminant est la grande procession qui traverse toute la cité pour aboutir sur l'Acropole. Regroupés derrière les magistrats, les habitants de la cité offrent à leur déesse protectrice, Athéna, un long vêtement tissé par de jeunes femmes (le péplos). Un grand sacrifice d'animaux est organisé, suivi d'un banquet collectif.

La procession est représentée sur la frise du Parthénon. Il s'agit d'une série de bas-reliefs en marbre d'une longueur de 160 mètres, qui entourait le temple du Parthénon, montrant des centaines de figures humaines et animalières. Elle est sculptée au milieu du ^ve siècle av. J.-C., sans doute sous la direction de Phidias et à la demande de Périclès. Aujourd'hui, les différents fragments de la frise sont éparpillés dans plusieurs pays : la moitié est conservée à Londres au *British Museum* (depuis 1816), un tiers à Athènes (la Grèce en réclame la restitution depuis deux siècles aux Anglais) et le reste dans divers musées européens (Louvre, Vienne, Heidelberg, Vatican, Palerme).

III. La religion, un espace commun de rencontre pour les Grecs

Problématique

- Comment la religion devient-elle un processus panhellénique, rassemblant tous les Grecs ?